

LE CONTEXTE HISTORIQUE DE L'ŒUVRE :

LE CONTE AU TEMPS DE CHARLES PERRAULT (1628-1703)

Dans la préface des Contes, Perrault écrit :

« Je ne crois pas qu'ayant devant moi (= avant) de si beaux modèles dans la plus sage et la plus docte Antiquité, on soit en droit de me faire aucun reproche. Je prétends même que mes fables méritent mieux d'être racontées que la plupart des Contes anciens. »

« Tout ce qu'on peut dire c'est que cette fable (= Psyché, fable de l'auteur latin Apulée, -125, -180 avt J-C), de même que la plupart de celles qui nous restent des Anciens, n'ont été faites que pour plaire sans égard aux bonnes moeurs qu'ils négligeaient beaucoup. Il n'en est pas de même des contes que nos aïeux ont inventés pour leurs Enfants. Ils ne les ont pas contés avec l'élégance et les agréments dont les Grecs et les Romains ont orné leurs Fables ; mais ils ont toujours eu soin que leurs contes renfermassent une moralité louable et instructive. »

Le goût du conte au dix-septième siècle (XVIIème s.)

Associés au monde de l'enfance, les contes, considérés comme des récits naïfs appartenant à la tradition orale, comme le domaine réservé aux grands-mères ou aux nourrices pour distraire les enfants, comme des récits invraisemblables, des histoires sans conséquences, appelés très péjorativement "contes de vieilles", sont dédaignés par un certain public lettré. Ainsi, la définition qu'en donne le *Dictionnaire de l'Académie*, traduit le mépris qu'inspirent les contes : « Le vulgaire appelle Conte au vieux loup, conte de vieilles, contes de la cigogne, à la cigogne, conte de peau d'âne, conte à dormir debout, conte jaune, bleu, violet, conte borgne [...] des fables ridicules telles que celles dont les vieilles gens entretiennent et amusent les enfants. »

Pourtant, en dépit de ce discrédit, les contes intéressent de plus en plus un public mondain, essentiellement des femmes. Les contes au dix-septième siècle font partie des distractions mondaines et alimentent les conversations de salon.

Le goût du merveilleux et de la féerie est révélateur de l'état d'esprit qui règne à la cour de Louis XIV. Versailles est un lieu magique qui attire et qui est synonyme de tous les possibles (une petite bourgeoise peut devenir la maîtresse du roi) et de toutes les extravagances. Les fêtes qui sont données en l'honneur du roi sont aussi grandioses que le bal auquel assiste Cendrillon. Ainsi, « Les Plaisirs de l'Isle enchantée », fête au titre pour le moins évocateur, commandée par Louis XIV pour distraire ses hôtes à Versailles. Pour enchanter le roi, artistes, auteurs, musiciens, cuisiniers, jardiniers... rivalisent de génie.

De plus, le conte devient le genre à la mode et nombreuses sont les publications parmi lesquelles : Mademoiselle de Lhéritier, la nièce de Charles Perrault, écrira plus de vingt-cinq contes

(*Les Enchantements de l'Éloquence*), dont une version des *Fées* et de *Riquet à la houppe* ou encore de *Cendrillon (Finette Cendron)*, Melle d'Aulnoy qui publiera pas moins de huit recueils de *Contes de Fées*. L'univers des contes envahit celui du théâtre : Dufresny, en 1696, fait jouer une comédie dont le titre n'est pas sans rappeler celui de Perrault : *Les Fées ou contes de ma mère l'Oye*.

Dès lors, aimer les contes est un critère de bon goût et de simplicité, deux qualités qui sont, selon Perrault, garantes de la vraie valeur d'une personne : « Quelques personnes qui affectent de paraître graves [...] ont regardé [les contes] avec mépris [...] mais les gens de bon goût n'en n'ont pas jugé de la sorte. »

Le conte est conforme à l'esthétique classique

Le dix-septième siècle est le siècle des moralisateurs, aux côtés de Pascal (*Les Pensées*), de La Rochefoucauld (*Maximes*), de La Bruyère (*Les Caractères*), qui revendiquent une morale austère, se trouvent Molière, La Fontaine (*Le Pouvoir des fables*), Fénelon, qui mettent le divertissement au service de la morale : **plaire et instruire**, tels sont les deux maîtres mots qui définissent l'esthétique classique. Les oeuvres littéraires revendiquent un but didactique et sont autant d'occasion d'interroger le lecteur sur ses comportements, sur son caractère, voire sur la société, « On y voit par endroits quelques traits de Satire / Mais qui sont sans fiel et sans malignité, / A tous également font du plaisir à lire » (le madrigal qui clôt la préface). *Les Contes* de Perrault s'inscrivent dans cette démarche : non seulement parce qu'il ajoute aux contes des moralités, mais parce que traditionnellement, dès l'origine, les contes sont au service de l'éducation des enfants : ils « excitent dans les Enfants le désir de ressembler à ceux qu'ils voient devenir heureux, et en même temps la crainte des malheurs où les méchants sont tombés par leur méchanceté. » (Préface)

Le conte ou une réponse aux partisans des Anciens

En transposant à l'écrit des récits qui jusque-là appartenaient à la tradition orale, en donnant à des « balivernes » le statut d'oeuvre littéraire, c'est pour Charles Perrault, revendiquer le droit d'existence d'une littérature d'un genre nouveau. Ainsi, Perrault entend bien s'émanciper des modèles des Anciens tels Pétrone, Apulée, et il veut démontrer que la littérature dite « populaire » est digne d'intérêt. Dans la préface, il en profite pour régler ses comptes avec ceux qui, comme Boileau, le fustigent et il se justifie de ses choix.

La Barbe bleue est à l'origine inspirée de la tradition orale. C'est une variante de l'ogre qui s'attaque à ses femmes successives et aux enfants qu'il en a. Suite à la diffusion du récit de Perrault, on l'a associé à différents personnages, historiques ou mythologiques.

Le conte de la Barbe bleue aborde le thème du mariage, du point de vue de la jeune fille. Comme il était d'usage à l'époque en Europe, les mariages étaient l'affaire des familles, et les

unions arrangées par les parents ou tuteurs légaux. Être unie à un parfait inconnu pouvait représenter quelque chose d'angoissant et d'effrayant pour des jeunes filles, surtout lorsqu'un grand nombre d'années les séparait de leur futur conjoint.

La sexualité, découverte par la majorité des jeunes filles le soir de leurs noces en ces temps, n'est pas le thème du récit, contrairement à *La Belle au bois dormant* ou au *Petit chaperon rouge*. Le conte éduque en revanche la lectrice au devoir d'obéissance. Car si la Barbe bleue est décrit comme une sorte d'ogre, les choses se passent parfaitement bien entre les époux jusqu'à ce que la jeune mariée transgresse la règle fixée par le chef de famille. Et on peut imaginer que c'est la même désobéissance qui a conduit les précédentes épouses jusqu'à leur funeste destin.

Le thème de la curiosité des femmes et de leur désobéissance est à rapprocher du péché originel d'Ève dans la Bible ou de la boîte de Pandore de la mythologie grecque. La trame générale du conte se rapproche également de certains mythes celtiques. Le mouvement littéraire est le conte merveilleux.